

Katia Orlandi

Synapse(s)

Exposition: 19.01 — 17.02.2024

Vernissage le jeudi 18 janvier dès 16h

En collaboration avec Sophie Le Meillour, artiste visuelle transmedia et Simone Aubert, artiste pluridisciplinaire, compositrice.

Avec les soutiens :

Ville de Genève
Fonds municipal d'art contemporain

Capsule ①. 89

Vanessa Riera
S'accrocher, 2022

Capsule ②. 89

Société POTOP
(Karoline Straczek avec Antonin Ivanidze et Rachel Deville)

Olfactory hacking, 2023

sur une proposition de la curatrice Maud Pollien

Horaires : mardi - samedi 14h/18h

Capsule-s visibles 24h/24h
depuis le passage des Halles de l'île

halle-nord.ch

Halle Nord



Katia Orlandi

Synapse(s)

Synapse(s) est une plongée dans un espace malléable que Katia Orlandi a conçu comme un ensemble de propositions que nous connectons par l'expérience du corps. Le mode immersif nous impliquant de manière inextricable dans des dimensions sensorielles autres, il permet des rencontres avec une diversité de représentations et d'objets : des figures qui s'animent et se combinent. Le dispositif soigneusement réfléchi révèle des niveaux de communications et de transmissions entre les choses comme s'il s'agissait de nos propres synapses. Ainsi, les gestes artistiques et plastiques sont démultipliés non pas pour complexifier les lectures possibles du travail mais pour en suggérer de nouvelles.

Si les lignes fluides et harmonieuses du dessin de Katia Orlandi nous éloignent d'un sentiment de complexité, la mise en œuvre de l'installation donne le vertige. Elle favorise d'abord notre capacité d'imagination faisant s'évaporer la fine membrane qui sépare l'illusion de la réalité. Difficile de dire par quoi ça commence. Un dessin, une vibration ? Un dessin qui semble déjà s'animer ? Des lignes glissantes mais jamais fuyantes ? L'absence d'effet perspectif est notoire chez Katia Orlandi car l'espace est infini, révélant par là-même notre solitude existentielle.

Résultat de plusieurs années d'exploration graphique, cette cosmogonie singulière trouve son origine autant dans l'iconographie religieuse et moyenâgeuse que dans l'imagerie extraterrestre ou biologique. Ainsi une main à quatre doigts (qui est toujours le cas chez l'artiste) croise de petits êtres qui courent, des animaux mi-femmes-mi-hommes, des sortes de poissons avec des jambes, des lignes comme des réseaux sanguins, des grands yeux, des masques, des bonnets d'ânes qui nous regardent etc. Une foule disparate, - à la fois tendre et un peu bizarre - de représentations en attente d'une mise scène à venir afin que se révèle de nouvelles chimères.

Paradoxalement, l'unité déployée émerge d'une combinaison de médiums prolongeant le processus d'expérimentation : un mixage nécessaire aboutissant à une collaboration avec deux autres artistes renforçant l'idée que rien n'est fixe, tout est en mouvement, en progression, en évolution, nous, la terre, les idées et surtout notre capacité d'imagination.

Pour *Synapse(s)*, Katia Orlandi a confié ses dessins à Sophie le Meillour, artiste visuelle transmedia dans le but de les animer en se servant du mapping afin qu'elle offre à la fresque une nouvelle interprétation organique et virtuelle. Simone Aubert, artiste pluridisciplinaire, compositrice et multi-instrumentiste signe une partition sonore brute dont les références au minéral et à l'organique se ressentent car l'expérience sensorielle ne serait pas complète sans l'apport indispensable du son et de ses vibrations. Ainsi créés, les différents espaces communiquent sans évidence mais avec subtilité pour que nous puissions nous laisser flotter dans Halle Nord où le flux du Rhône avec ses molécules d'eau qui coulent sous nos pieds (consciemment ou inconsciemment) n'est pas sans importance.

Revenons finalement à l'installation avant de se laisser porter par les différents courants : une foule de petits dessins d'une cosmogonie fantastique deviennent papier peint sur le mur où certaines formes sont redécoupées et recomposées. Des figures en peinture fluo s'ajoutent directement sur la tapisserie éclairée en alternance par une lumière UV. Les décalages provoqués modifient les assemblages graphiques de la fresque longue de quinze mètres. Le mapping en projection sur le mur déjà habité d'images les régénère en vue d'une libre association aux rythmes et aux sons qui émergent. L'intégration est à bout touchant puisque plusieurs gardiens sans visage en forme d'œil géant veillent au bord de la fresque sur la transformation des rêves proposés.

Pascale Favre

Biographie

Katia Orlandi est une artiste plasticienne qui vit et travaille à Genève. Elle est titulaire d'un diplôme de l'Ecole supérieure d'Arts visuels de Genève (actuelle HEAD) où elle a étudié dans la section media mixte. Elle commence par développer sa pratique à travers la Pop culture dont elle s'empare en la déclinant de manière picturale sur différents supports. A partir de 2012, le dessin devient son médium privilégié et ses recherches se concentrent sur un travail intimiste lui permettant de renouveler ses sources d'inspiration. Celles-ci se caractérisent par leur hybridation et sont issues de domaines aussi différents que l'iconographie religieuse, l'imagerie biologique mais aussi extra-terrestre.

Les dessins de Katia Orlandi se caractérisent par des lignes délicatement travaillées et des formes fluides qui leur confèrent un sentiment de circulation permanente. Mouvement qui se retrouvent dans les différents médiums utilisés depuis 2000 par la plasticienne comme l'animation, le mapping et le stop motion ouvrant ainsi des champs multiples d'expérimentations.

Outre son travail artistique, elle enseigne l'animation depuis 2009 au Centre de formation professionnelle arts (CFP Arts) et depuis 2017 à l'Ecole supérieure de bande dessinée et d'illustration (esbdi). Elle est par ailleurs une des membres fondateur.trice.s de la Swiss Comic Artists Association (SCAA).

Elle participe régulièrement à diverses expositions collectives et publications dans le domaine de la bande dessinée et de l'illustration.

S'accrocher, 2022

Tissage en textiles récupérés, grillage et bois

Une peinture ?

De loin, son encadrement de bois blond – dit « à l'Américaine » – pourrait le laisser penser. Mais lorsqu'on la considère de plus près, l'œuvre relève sa véritable nature.

Une tapisserie.

Une tapisserie comme il s'en fait de tout temps et sur tous les continents. Avec ses tons, ses formes, ses lignes et ses reliefs, ses points, ses nouages et ses surfilages. Le résultat de savoir-faire ancestraux, transmis de génération en génération. Un art du lien, mené du bout des doigts.

Les techniques utilisées ici sont des plus traditionnelles, quoi que détournées à l'occasion d'un renouvellement des usages. Le matériau, lui, est de nature à susciter sinon l'étonnement, du moins le questionnement. Car l'œuvre a été tissée à partir de morceaux de cordes marines usagées et de lamelles de tissu découpé. Plus précisément, du coton. Rose et bleu. De celui dont on confectionne les langes d'enfants. Le tout a été soigneusement assemblé sur un canevas qui pointe par endroits, s'offrant brièvement à notre vue, étonnante couture apparente. Une trame métallique, façon grillage à poule, qui n'a pas manqué de blesser les mains de l'artiste, laissant ici ou là quelques gouttes de sang.

C'est, qu'au-delà d'être un objet qui suscite l'émotion esthétique, avec sa composition abstraite, ses teintes tout à la fois douces et inquiètes, *S'accrocher* est une tapisserie de son temps. Une création, textile qui entrelace enjeux artistiques et sociétaux pour tisser un récit de son époque. De notre époque. Celle qui éparpille des habits déchiquetés sur des plages où le rêve s'est tragiquement échoué. Celle qui voit des barrières de béton ou de fer générer toujours plus d'accrocs sur les esprits et sur les chairs. Celle des migrations – politiques, économiques, écologiques – qui poussent des millions d'êtres par-delà les frontières et les mers, à se jeter à l'eau pour survivre ou pour trouver un ultime repos.

C'est justement face au Rhône que *S'accrocher* s'offre au regard des passant·es. Là où il y a quelques semaines encore, un mineur afghan non accompagné, le troisième en deux ans, renonçait et choisissait de se laisser couler. Incapable de s'accrocher plus longtemps à un simili de vie sans répit.

Brodé de gravité, *S'accrocher* n'en refuse pas moins le fatalisme. Délicate à l'œil comme à l'âme, elle invite à prendre son titre au pied de la lettre. S'accrocher. S'entraider. Se mettre ensemble pour faire acte de communauté. De par ses dimensions (176 x 124 cm), l'œuvre a d'ailleurs nécessité la présence de deux personnes au minimum pour atteindre le centre du tissage. Ce centre fait de fils de bijouterie, comme pour mieux rappeler la valeur inestimable et non négociable de la vie.

Car à l'imposition, Vanessa Riera préfère la suggestion. Avec beaucoup d'habileté, l'artiste combine les matières et les registres, l'intensité et la légèreté, à la manière d'un·e peintre qui maîtrise l'ensemble de sa palette. Laisant à celles et ceux dont son travail accroche le regard, le soin de s'engouffrer dans la matière, de s'emparer de son récit et de renouer avec une notion qui honore tout époque et toute civilisation : la confiance, et son corolaire la solidarité.

Tel un hymne à l'irrésolution et à la foi.

Une invitation à enchevêtrer nos destinées et constituer, ainsi, de possibles embellies.

Laurence Perez

Biographie

Le travail plastique de Vanessa Riera expérimente les “capacités” de divers textiles ainsi que le détournement de techniques de fabrication issues de cultures diverses. Elle crée des oeuvres qui puisent leur source dans l’architecture, la nature, les mots, mais surtout l’humain. Souvent les sculptures, structures et installations prennent vie une fois que les corps les activent. Au fil du temps, sa conscience de l’impact de la production textile, tant sur l’humain que sur les ressources naturelles, l’a amenée à créer à partir de vêtements récupérés, issus de l’industrie de la fast fashion. Elle fabrique aussi ses matières, en collaboration avec des artisan.e.s.

Merci à Carla da Silva, Ha Cam Dinh, Benjamin Tavernier, Denise Wenger.

Société POTOP

Capsule 2.89

(Karoline Straczek avec Antonin Ivanidze et Rachel Deville)

Olfactory hacking

2023 - 8’52’’

ART, ODEUR ET POLITIQUE

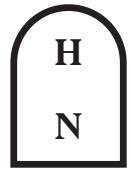
Au bord du Rhône, une société étrange et mystérieuse, mi-anarchique, mi-utopique, opère contre une cible bien précise : l’odeur du capitalisme. Sa stratégie convoque compétition absurde, figure de l’idiot, gestes poétiques.

Non plus à sentir mais à penser : l’odeur devient politique.
Le politique de l’olfactif comme terrain de recherche /
L’art comme acte de résistance olfactive.

Menée depuis 2015 par Karoline Straczek, Société POTOP est une œuvre totale. Tantôt fiction diffuse qui agit localement, tantôt expérience collective, elle se déploie dans un contexte spécifique, interrogeant, par l’odeur et l’odorat, le rôle de l’artiste et de l’art dans la société.

Merci à : Zoé Juget, Matthieu Grosjean, Amanda Cortes, Isabelle Cassani, Noémie Ruben, Elodie Bieri, Cécilia Olivieri, Yaël Steinmann et l’équipe du terrain des Lignons pour leur soutien.

Halle Nord



INFORMATIONS

Contact :
contact@halle-nord.ch

Exposition: 19.01 — 17.02.2024
Horaires : mardi - samedi 14h/18h

Capsule-s visibles 24h/24h depuis le passage des Halles de l'île

Halle Nord / Capsule-s
1 place de l'île - Cp5520
1211 Genève 11
arrêt Bel Air

halle-nord.ch
ateliersportesouvertes.ch